



Ziglobitha,  
Revue des Arts, Linguistique,  
Littérature & Civilisations

Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

## L'IMMIGRANT À L'ÉPREUVE DES DÉFIS ALTÉRITAIRES ET IDENTITAIRES DANS *LE ROI DE KAHÉL* DE TIERNO MONÉNEMBO

---

**Taoussi Taoukamla BICHARA**  
Université de N'Djaména, Tchad  
[bcharataoussi@yahoo.fr](mailto:bcharataoussi@yahoo.fr)

&

**Makaye MOURSAL**  
Université de N'Djaména, Tchad  
[moursalmakaye2@gmail.com](mailto:moursalmakaye2@gmail.com)

**Résumé :** Contrairement à l'immigration africaine de masse qui ne cesse de défrayer la chronique depuis quelques années, l'écrivain guinéen Tierno Monénembo présente, à travers *Le Roi de Kahel* (2008), un schéma totalement différent et inverse. Olivier de Sanderval, un Français, quitte la France et se retrouve au cœur du Fouta-Djalou, au milieu d'une communauté peule qui, au nom d'un certain nombre de préjugés, lui attribue toute une panoplie de stéréotypes et/ou de stigmates généralement réservés aux immigrants. La présente réflexion vise donc essentiellement à traiter des défis altéritaires et identitaires auxquels se confronte l'immigrant. Elle tente, à partir d'une analyse textuelle, de montrer que l'accueil de l'immigrant constitue l'une des préoccupations majeures pour la plupart des auteurs parfois eux-mêmes en situation de troubles exilaires ou migratoires comme Tierno Monénembo. Au bout du compte, l'analyse minutieuse du parcours initiatique d'Olivier de Sanderval parmi les Peuls débouche sur cette conclusion : l'immigrant, n'importe lequel, est confronté se confronte, en dépit de l'hospitalité de la société d'accueil, à de nombreux défis, notamment les défis socioéconomiques, juridiques, sanitaires, sécuritaires, politiques et culturels.

**Mots-clés :** Défis altéritaires et identitaires, Fouta-Djalou, Immigration, Migration, Olivier de Sanderval.

### **The immigrant put to the test by the challenges of otherness and identity in *Le roi de Kahel* by Tierno Monénembo**

**Abstract :** In contrast to the mass African immigration that has been in the Guinean writer Tierno Monénembo presents, through *Le Roi de Kahel* (2008), a completely different and opposite pattern. Olivier de Sanderval, a Frenchman, leaves France and finds himself in the heart of Fouta-Djalou, in the midst of a Fulani community that, in the name of a certain number of prejudices, attributes to him a whole panoply of stereotypes and/or stigmas generally reserved for immigrants. The present reflection therefore aims essentially to deal with the alterity and identity challenges faced by the immigrant. It attempts, based on a textual analysis, to show that the reception of the immigrant constitutes one of the major preoccupations for most of the authors, who are sometimes themselves in a situation of exile and migratory troubles, such as Tierno Monénembo. In the end, the careful analysis of Olivier de Sanderval's initiatory journey among the Fulani leads to this conclusion : the immigrant, any immigrant, faces, despite the hospitality of the host society, many

challenges, including socio-economic, legal, health, security, political and cultural challenges.

**Keywords :** Alterity and identity challenges, Fouta-Djalou, Immigration, Migration, Olivier de Sanderval.

## Introduction

Si les questions migratoires liées aux violences terroristes et à l'extrémisme violent donnent lieu à une vaste littérature, elles alimentent, en même temps, les débats et les réflexions tant sécuritaires, sanitaires, culturels, idéologiques, politiques que juridiques.

En effet, depuis bientôt un demi-siècle, les écritures migrantes<sup>1</sup> font particulièrement couler beaucoup d'encre et de salive en raison de la montée en flèche du terrorisme. Si elles sont essentiellement fondées sur le mouvement, la quête du mieux-être et du mieux-vivre, la rencontre avec l'Autre, la découverte de l'ailleurs, les défis d'adaptation et d'acclimatation, et bien d'autres situations équivoques que suscite l'expérience de l'immigration, elles sont aussi relativement calquées, non seulement sur le mode transnational et/ou transculturel, mais aussi et surtout sur une scripturalité atypique de l'interculturalité.

À cet effet, le présent article a donc pour objet de traiter des défis altéritaires et identitaires auxquels se confronte l'immigrant. Or, traiter des défis altéritaires et identitaires à travers un roman comme *Le Roi de Kahel*<sup>2</sup> qui présente, contrairement à nombre de productions littéraires francophones, une trajectoire du héros allant de la France en Afrique, c'est soumettre le lecteur à un paradigme inhabituel et contraire.

Dès lors, il y a lieu de s'interroger : qu'est-ce qui fonde la crainte de l'immigrant ? Pourquoi, à défaut de le rejeter, se méfie-t-on de lui telle une menace latente ? Pourquoi se doit-il nécessairement de développer un discours qui définisse et décline son identité ?

En guise de prolégomènes à cette réflexion, nous nous évertuerons à examiner tous les contours étymologiques et sémantiques des termes "migration" et "migrance" que nous confronterons à ceux de "l'exil" et de "l'émigration" ou "l'immigration" avant de camper sur la question de l'accueil de l'immigrant, laquelle constitue le nœud gordien de notre réflexion.

---

<sup>1</sup> Depuis le début des années 80, l'expression « écritures migrantes » servait déjà, au Québec, à désigner un courant littéraire qui n'a cessé de travailler en profondeur la trame du texte national en y instaurant une forte dimension interculturelle, quoiqu'elle soit contestée par beaucoup d'autres auteurs.

<sup>2</sup> Tierno Monénembo, *Le Roi de Kahel*, Paris, Éditions du Seuil, 2008.

## 1. Aspects historiques et définitionnels

Avant d'entrer dans le vif de notre réflexion, il serait judicieux d'explorer quelques aspects historiques de *Le Roi de Kahel*. Il serait également important de consacrer une partie à la définition du vocable "immigrant".

### 1. 1. Qui est Olivier de Sanderval ?

Olivier de Sanderval, de son vrai nom Aimé Victor Oliver de Sanderval, est né le 10 juillet 1840 à Lyon et mort le 22 mars 1919 à Marseille. Aventurier et explorateur français de l'Afrique de l'Ouest, il se passionne dans son enfance pour les récits de voyages à Tombouctou de René Caillé. Diplômé en arts et manufactures, sa famille lui confie la création d'une usine à Marennes, ville dont il deviendra plus tard le maire. Ami de l'industriel marseillais Jules Charles Roux, il épouse Rose Pastré.

Ainsi, après avoir fait une carrière dans l'industrie chimique, Olivier de Sanderval monte une expédition de plusieurs dizaines d'hommes et part à la découverte du pays des Peuls. Il fut justement l'un des premiers Européens à se rendre à la cour de l'Almâmi du royaume théocratique peul du Fouta-Djalon (actuelle Guinée).

Entre 1880 et 1919, année de sa mort, il effectue cinq séjours au Fouta-Djalon, décrivant, dans ses carnets de voyages, la splendeur de la civilisation peule, carnets qui sont repris dans certains journaux français de l'époque. Avec sa devise « les connaître plutôt que les combattre », Olivier de Sanderval ouvre un dialogue d'égal à égal avec l'élite peule qui lui confère le titre de "Roi" et lui donne, en même temps, l'autorisation de battre la monnaie à son effigie. Pour couronner tout cela, des terres lui ont été cédées sur le plateau de Kahel.

Finalement, tout en rêvant de faire traverser le pays peul par un chemin de fer, Olivier de Sanderval fonde Conakry, ville où sa case est toujours visible et où son nom a été donné au quartier actuel de Sandervalia. En écrivant *Le Roi de Kahel*, Tierno Monénembo a ainsi décidé de rendre un hommage mérité à cet homme qui a marqué le Fouta-Djalon d'un sceau indélébile.

### 1. 2. De l'acceptation du vocable immigrant

Présentes et récurrentes aujourd'hui dans la plupart des discours et débats tant économiques, politiques, littéraires que socioculturels, puis renvoyant à des réalités bien distinctes et bien significatives, les notions de "migration", d'"exil", d'"émigration", d'"immigration", et de "migrance" sont sémantiquement et supposément similaires ; car, dans une certaine mesure, elles prêtent à confusion. Aussi serait-il judicieux de saisir l'opportunité pour, non seulement, définir le vocable "immigrant", mais s'évertuer à lever l'équivoque sur tous les autres termes.

D'entrée de jeu, il convient d'établir un *distinguo* entre les vocables "exil" et "immigration" et, par ricochet, entre "exilé" et "immigrant". Quoiqu'ils aient assez de points de convergence, l'exilé est différent de l'immigrant. Si le premier est expulsé de son sol natal, le second, lui, sans être chassé de sa patrie, se lance dans une quête du progrès social. En effet, du latin *exsilium*, le vocable "exil" signifie littéralement "hors d'ici" ou "hors de ce lieu". Il est "un bannissement" ou "une expulsion hors de la patrie". Autrement dit, il sous-tend l'écartèlement de l'individu entre l'espace d'origine, souvent hostile et asphyxiant, qu'il a quitté, qui le rejette ou qu'il rejette, et l'espace d'accueil, supposé clément et reposant, qui lui accorde l'hospitalité et auquel il doit s'adapter et s'acclimater comme le déclare Madjindaye Yambaïdjé : « Il (l'exil) implique [...] l'existence de deux lieux tout antagonistes : un "ici" et un "là-bas" ou, plus précisément, le monde de soi et le monde de l'Autre » (Madjindaye, 2014 : 4). Dans son acception la plus répandue aujourd'hui, il est une mesure qui consiste à expulser une personne hors de son pays avec défense d'y revenir. Trop souvent lié aux sentiments négatifs comme la solitude, l'isolement, la marginalisation, l'aliénation, voire le cynisme, l'exil implique tout aussi bien une nette opposition entre l'espace idéalisé que l'exilé a quitté et le nouvel espace qu'il occupe de gré ou de force. Ainsi, synonyme de « malheur » et de « souffrance » ou « tourment », l'exil constitue un phénomène massif et récurrent tout au long de l'Histoire et frappe toutes les catégories et couches sociales. Il s'est constitué en un sujet majeur de la littérature et en image tout aussi majeure dans les représentations de la création littéraire. Aussi convient-il de distinguer, entre les intellectuels, les écrivains et artistes expulsés de leur pays pour des raisons politiques et les exilés des politiques de colonisation, c'est-à-dire ceux qui sont amenés à vivre dans le pays de l'Autre ou à parler sa langue.

Le vocable "immigrant", quant à lui, vient du latin *immigrare* qui signifie "passer" ou "s'introduire". Il vient du verbe "immigrer" qui désigne "l'entrée", de manière temporaire ou définitive, dans un pays dont on n'est pas originaire ou natif et dont on n'a pas la nationalité. De ce fait, il n'est pas à confondre avec le mot "exilé" qui, lui, vient de "l'exil". Créé en France dans les années 1970, il a été initialement développé par les démographes et les statisticiens pour désigner le fait, pour un individu, de venir dans un pays dont il n'est pas originaire pour s'y établir.

C'est dans ce contexte que la Convention des Nations unies sur les droits des travailleurs migrants et des membres de leurs familles définit les travailleurs migrants comme des personnes qui vont exercer, exercent ou ont exercé une activité rémunérée dans un État dont elles ne sont pas ressortissantes. C'est aussi dans ce contexte que Jacques Chevrier aborde la question de l'immigration en traitant de la "Migritude", par opposition à la "Négritude" dans l'un de ses articles. Selon lui,

[Ce] néologisme renvoie à la fois à la thématique de l'immigration, qui se trouve au cœur des récits africains contemporains, mais aussi au statut d'expatriés de la plupart de leurs producteurs qui ont délaissé Dakar et Douala au profit de Paris, de Caen ou Patin. Loin d'être source d'ambiguïtés, ce statut semble avoir désinhibé les écrivains par rapport aux questions d'appartenance.

(Chevrier, 2004 : 96).

En d'autres termes, "la migritude", telle qu'elle est appréhendée dans le texte de Jacques Chevrier, sous-tend l'émigration africaine vers l'Occident, endroit supposé reposant et idyllique par la plupart des populations subsahariennes francophones et anglophones.

Le mot "immigrant" n'est pas non plus à confondre avec le mot "émigrant", qui est tout son opposé ; en effet, "le migrant" est "un émigrant" pour le territoire de départ ou d'origine et "un immigrant" pour le territoire d'arrivée ou d'accueil. Les ouvriers à la recherche de meilleures conditions de vie et de travail, par exemple, sont des immigrants dans leur société d'accueil : ils sont simplement en quête du mieux-vivre ou du mieux-être. Cette démarche sociale de l'immigrant pourrait engendrer, soit une intégration progressive qui le conduirait à se sédentariser en terre étrangère, soit un séjour de courte durée qui se conclurait par un retour définitif au pays natal. Pierre George, auteur de *Les Migrations internationales*, le sait bien qui définit le vocable "immigration" comme la résultante d'un choix de vie :

L'immigrant est une personne qui manifeste le désir de changer de pays et, à plus ou moins long terme, de nationalité. Il sollicite son admission de la part des autorités du pays de son choix. Son entrée est subordonnée à l'application des règlements concernant les garanties qu'il doit donner au pays d'accueil et prenant en compte les possibilités d'emploi, c'est-à-dire d'intégration dans le système économique, comme élément de création du produit brut national, éliminant le risque de charge pour le pays intéressé. Par nature, l'immigrant, destiné à s'insérer dans la population du pays d'arrivée, doit être assimilable, c'est-à-dire culturellement proches des habitants du pays.

(George, 1976 : 11)

Immigrer, c'est donc venir dans un pays dont on n'est pas originaire pour s'y établir. Ainsi, si l'exilé partage le même vécu que l'immigrant, à ce dernier au moins les portes du pays natal ne sont pas fermées.

Mais, si le mot "migration" traduit le déplacement volontaire d'un ou de plusieurs individus d'un pays dans un autre ou d'une région dans une autre, généralement pour des raisons socioéconomiques, politiques ou culturelles, il n'en est pas de la migrance qui, elle, n'est pas seulement une conséquence de l'immigration, mais aussi le résultat d'une confrontation entre deux cultures,

deux mondes. C'est un phénomène qui peut également affecter un autochtone, c'est-à-dire un sédentaire, comme le dit à juste titre Alexandre Gefen :

La migrance n'est plus le seul fait de l'immigrant, mais concerne au plus haut point l'autochtone ; elle caractérise désormais notre commune humaine en perpétuel déplacement déterritorialisée et déshistorisée, en quête d'une nouvelle définition de soi et de l'autre, appelé selon Édouard Glissant à opérer un passage difficile du même au divers<sup>3</sup>.

Cela dit, « si la migration est la traversée physique des limites géographiques, la migrance, [elle], est un état limité qui porte le sujet aux frontières de lui-même et le mène à la rencontre de l'autre en lui »<sup>4</sup>. La migrance s'apparente ainsi à l'exil intérieur. L'individu, qui ploie sous le poids de la migrance, apparaît comme un sujet en procès. Face aux multiples difficultés qu'il éprouve à intégrer ou fusionner les deux cultures en lui, il traverse des turbulences intérieures qui le mettent dans tous ses états et hors de lui. Un sentiment de culpabilité l'envahit soudainement et le tenaille.

Nous estimons que la lanterne ainsi projetée sur le triptyque émigration/immigration/migrance, entièrement forgé à partir du vocable « migration », pourrait valablement nous permettre de mener à bien notre réflexion.

## **2. L'immigrant au regard de la société d'accueil et vice versa**

L'identité biaisée de l'immigrant ainsi que son discours de justification, l'emploi de la gent féminine et de la communauté peule du Fouta-Djalón comme détectives, ainsi que le regard inquisiteur de l'immigrant sur la société d'accueil, sont autant d'axes de réflexion de cette vaste thématique que nous amorçons.

### *2. 1. L'immigrant au regard de la société d'accueil*

Nous consacrons la seconde partie de cette réflexion l'appréciation d'un double regard, riche en contradictions, mais aussi riches en enseignements : regard de la société d'accueil sur l'immigrant, d'une part et d'autre part, regard de l'immigrant sur la société d'accueil.

#### **- L'identité de l'immigrant**

Tout immigrant présente globalement une identité sociale incertaine aux yeux du pays ou de la région qui l'accueille. À cet effet, il est souvent, soit mal

---

<sup>3</sup> Alexandre Gefen, *La migrance à l'œuvre : repérages esthétiques, éthiques et politiques* (Migrancy at work : aesthetics, ethics and politics). Disponible sur [www.fabula.org/actualites/article](http://www.fabula.org/actualites/article) 18170 php.

<sup>4</sup> Caroline Quignolot-Eysel, *De la migration à la migrance, ou de l'intérêt de la psychanalyse pour les écritures féminines issues des immigrations*. Disponible sur : [www.limag.refer.org](http://www.limag.refer.org). Lti27. Quignolot.

perçu, soit mal accueilli, soit simplement refoulé par la société d'accueil qui voit, du coup, en lui, un gros risque, une grosse menace latente, tant sur le plan socioéconomique que sécuritaire. En d'autres termes, l'immigrant est, de facto, considéré par ceux qui, bon gré mal gré, lui accordent l'hospitalité comme un individu portant une identité fortement biaisée, donc confuse, pour la simple raison qu'il est venu d'ailleurs. Aussi ces derniers l'accueillent-ils avec beaucoup de réserve et de méfiance, voire de mépris, tout en s'appuyant sur le postulat selon lequel l'hospitalité n'est pas l'intégration. Cette peur de l'étranger, c'est-à-dire de tout ce qui vient de l'extérieur, ou de tout ce qui n'est pas soi ou à soi, isole l'immigrant et lui attribue, le plus souvent à tort, le statut de paria, de banni, de pestiféré.

Dans *Le Roi de Kahel*, en effet, immigrant, Oliver de Sanderval est particulièrement mal vu. Il est partout montré du doigt et partout stigmatisé. Tous ceux qui l'approchent ou qu'il approche le tiennent à l'œil et le considèrent comme un pestiféré. Dans ce roman, le protagoniste de l'auteur guinéen a été accueilli le long de son périple comme un chemineau, un individu vulgaire, un être qui jouit d'une identité floue. Quoique les Peuls lui accordent l'hospitalité en respect de leurs us et coutumes (« Sois le bienvenu sur les terres de l'almâmi<sup>5</sup>, déclare Aguibou qui l'accueille à Guidali! Vas-tu bien ? N'y a-t-il point de mal d'où tu viens ? », *Le Roi de Kahel*, 54), tous se méfient de lui et, sans le lui dire vertement, le qualifient de pestiféré, de monstre, de diable. Personne ne lui fait la moindre confiance.

Bien au contraire, la perception que les populations du Fouta-Djalon<sup>6</sup> ont de lui est différente de celle que l'on peut avoir d'un immigrant africain en Europe. Il est considéré comme l'éclaireur d'une puissance coloniale qui s'installe déjà sur les terres africaines. Il constitue à leurs yeux une menace. La preuve en est que, même devant l'almâmi, certains Peuls (ses sujets) parviennent à proférer de violents propos à l'endroit d'Olivier de Sanderval : « Ce Blanc est un menteur » (*Le Roi de Kahel*, 96). Et plus loin, « Le Blanc, il dit ceci et l'instant d'après, il dit cela, s'écria l'une d'entre elles (les voix qui s'élevèrent). On devrait le décapiter » (*Le Roi de Kahel*, 114).

---

<sup>5</sup> *L'almâmi* était le roi des rois, le chef suprême, le monarque du Fouta-Djalon. Symbole sacré, il était, pour les Peuls, le troisième au monde après le bon Dieu et le prophète Mahomet. Aujourd'hui, *l'almâmi* est à rapprocher du *gong* chez les Moundang du Tchad et du Cameroun. Au Cameroun comme au Tchad, on l'appelle le *Lamido*.

<sup>6</sup> Massif de Guinée (1515 m), le Fouta-Djalon rassemble de nombreuses ethnies, langues et religions d'Afrique (l'animisme et l'islam). Espace strictement polymorphe, où se déroule l'histoire de *Le Roi de Kahel*, le Fouta-Djalon est un massif montagneux situé au cœur de l'actuelle Guinée. Il est également surnommé « le château d'eau de l'Afrique de l'Ouest » pour la simple raison que plusieurs fleuves de l'Afrique de l'Ouest y prennent source.

Il est clair que la présence d'Olivier de Sanderval trouble la tranquillité et la paix de la communauté peule du Fouta-Djalón. Elle fait planer dans les esprits de tous les sujets de l'almâmi un doute profond, au point de les plonger dans des murmures et des rumeurs interminables. C'est ce que rapporte le narrateur : « De nombreuses bouches se sont ouvertes et on a entendu toutes sortes de choses. Il paraît que sa naissance n'est pas sûre, que sa route n'est pas droite, que ses intentions ne sont pas claires. Tout cela trouble les esprits, tout cela complique les affaires de l'almâmi » (*Le Roi de Kahel*, 113). Autrement dit, la présence de ce protagoniste blanc chez les Peuls apparaît comme l'illustration parfaite de l'inquiétante étrangeté, c'est-à-dire comme l'inconnu ou l'inhabituel. Or, l'inconnu effraie, non seulement parce qu'il est étranger à l'imaginaire de la société d'accueil, mais aussi parce qu'il est étrange de par sa constitution : il appartient à une autre sphère raciale, linguistique et culturelle. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la communauté peule du Fouta-Djalón trouve Olivier de Sanderval très bizarre :

"Wallâhi", cet homme semblait bizarre ! Bizarre de manger avec des morceaux de métal au lieu de faire comme tout le monde : à la main ! Bizarre de se moucher dans un tissu propre et soigneusement repassé ; d'empocher sa morve après cela, comme on ferait de son or, de ses cauris ou de ses bijoux [...]. Bizarre de ne jamais quitter son ombrelle et ses gants, bizarre de rester impeccable même au milieu de la boue. Bizarre avec son casque, bizarre sans son casque, bizarre d'être blanc, bizarre de ne pas dormir, bizarre de ne pas roter, bizarre de ne pas bien comprendre le peul, bizarre sous le soleil, bizarre dans la brousse.

(*Le Roi de Kahel*, 77).

L'usage redondant de l'anaphore « bizarre » montre que le peuple peul n'est pas prêt à intégrer Olivier de Sanderval dans son imaginaire. Il illustre que le protagoniste blanc est, en tous points, étrange, voire monstrueux. Aussi, en l'intégrant malgré eux, les Peuls poussent-ils la curiosité plus loin : « Certains touchaient sa peau. D'autres sentaient son odeur. On vérifiait la souplesse de sa chevelure, on indexait les boutons de sa redingote. On supputait jusqu'à épuisement sur sa couleur et sur son mode de vie. Lui arrivait-il de manger ? Était-il sensible au feu ? Buvait-il de l'eau ou alors du métal fondu ? » (*Le Roi de Kahel*, 99). Autant de questions ont été posées au sujet de cet immigrant blanc errant au cœur du Fouta, de l'Afrique.

Ainsi, de tout ce qui précède, pour que cette communauté profondément méfiante et réticente ait confiance en Olivier de Sanderval et le reconnaisse comme candide, il faudra que cet immigrant délivre un discours franc et véridique sur sa propre personne.

- Le discours de l'immigrant



Quoique les principales causes de l'immigration soient connues (l'injustice sociale, la mauvaise gestion des revenus du pays de départ, le chômage, les guerres ethniques et politiques, l'instabilité politique, l'insécurité alimentaire, la mauvaise gouvernance, etc.), la société d'accueil attend de l'immigrant un discours de justification.

En effet, les jugements portés sur l'immigrant ont une importance particulière dans la société qui l'accueille en raison des incertitudes profondes qui pèsent inéluctablement sur son identité civile et sociale. Il s'agit, à ce niveau, d'un phénomène purement anthropologique lié au caractère social et historique de toute identité individuelle : faute de pouvoir se rattacher par son histoire individuelle, son territoire de naissance, son état civil, son milieu social, sa trajectoire de formation, son insertion professionnelle, ses organisations associatives ou politiques d'appartenance au monde connu par les membres de la société d'accueil, l'immigrant jouit, comme nous l'avons dit plus haut, aux yeux de ceux qui l'accueillent, d'une identité floue. Sa vraie identité, son image réelle ne dépendra que de ses propres comportements ou son propre discours sur lui-même et sur ce qui lui est arrivé et qui a motivé son départ.

Dans *Le Roi de Kahel*, Olivier de Sanderval est, en tout temps et en tout lieu, tenu à l'œil, pointé du doigt et considéré comme un potentiel usurpateur. Aussi est-il contraint de se présenter et d'expliquer à tous le mobile de son périple en milieux peuls : « Mon nom est Olivier, Aimé Olivier ! Je suis venu ici en ami, je ne veux que la paix ! Je veux juste visiter vos terres, signer des traités de commerce, obtenir l'autorisation d'implanter un chemin de fer » (*Le Roi de Kahel*, 95). Ici, le protagoniste blanc décline son identité et précise qu'il est un homme de paix, un homme sociable et constructif. Il dit que tout son souci se résume en ceci : l'exploration des terres du Fouta-Djalon, la signature des traités avec la communauté peule et l'obtention de l'autorisation d'implanter un chemin de fer au cœur de cette portion d'Afrique, pour le bien-être socioéconomique de toutes les populations peules.

Mais, cette attitude du protagoniste de *Le Roi de Kahel* n'est pas surprenante ; en effet, en de telles circonstances, l'immigrant, n'importe lequel, est appelé à se justifier et à redéfinir ou repréciser son identité comme nous l'avons dit plus haut. Puisqu'il est entouré d'un halo de suspicions, de menaces, il est contraint de développer un discours qui convainque la société qui l'accueille et justifie la candeur de son identité. Son image définitive et, par ricochet, son acceptation, dépendront de son propre discours, son propre comportement. S'il parle et se comporte bien, il dissipera les préjugés, les stéréotypes et/ou les stigmates, dont il est peut-être injustement victime. En revanche, s'il parle et se comporte mal, il aggravera sa situation et sera désormais victime de l'exclusion

sociale ou déclaré paria. À ce niveau, l'évaluation de la sincérité de l'immigrant porte sur son comportement, sur sa façon de communiquer, sur son apparence physique, sur son aptitude et sa rapidité à répondre aux questions qui lui sont posées, sur la cohérence de ses propos, etc.

Immigrant et errant sur les terres de l'almâmi, Olivier de Sanderval a raison de se battre pour se faire entendre et être accepté par les Peuls. Comme il se doit donc de se départir des accusations, des préjugés, des stigmates et/ou des stéréotypes de tous ordres qui pèsent sur lui, depuis la décision et le jour de départ, et lui ôtent son image réelle, il use de tous les moyens tant licites qu'illicites. Il choisit des guides et des interprètes parmi les Peuls. Il tisse des relations amicales avec certains d'entre eux qui ont finalement décidé de l'aider. Pour sa sécurité personnelle, il commence à mentir un peu et partout où il passe : il se passe pour le neveu du roi de France alors qu'il ne l'est même pas.

Ainsi, quelle que soit la teneur des réalités et craintes à l'origine de son immigration, l'immigrant est, de fait, confronté à une épreuve de justification et d'identification en accédant à la société d'accueil. Il s'agit très souvent, pour lui, de se dépêtrer des stigmates infamants qui pèsent sur lui ; en effet, au-delà de simples discriminations, au-delà des considérations ordinaires, au-delà de l'hospitalité, il existe bel et bien un jugement qui s'opère vis-à-vis du personnage de l'immigrant et qui se diffuse, se répand, largement et de façon latente, à tous les membres de la société qui lui a offert l'hospitalité.

Or, il n'y a pas de discours d'immigration ou d'immigrant, qui soit court ou strictement ordonné. Le plus souvent, le récit d'immigration recèle une vie tout entière. Il retrace, de bout en bout, tout ce qu'il a fallu endurer pour se résoudre à quitter sa patrie, y compris les siens. Tout sujet immigrant, tout individu en cette situation n'y exprime pas seulement le besoin psychologique de verbaliser une expérience décevante pour en atténuer les séquelles traumatiques, mais aussi celui d'être reconnu comme victime innocente d'une persécution. Cela dit, il s'efforce de retracer ou d'expliquer la contrainte de départ qui, en vérité, ne vise qu'à le supprimer, lui nuire. À cet effet, même l'explication d'un départ hâtif est à la fois longue et poussive.

- L'emploi de la gent féminine et de la foule comme détectives

En vue de découvrir les réelles motivations d'Olivier de Sanderval, les femmes peules de *Le Roi de Kahel* ont été mobilisées comme des détectives. Parmi elles, celles dont Olivier de Sanderval refuse les avances, comme Fatou, lui créent tous les ennuis. Si elles ne menacent pas de se suicider en vue de le mettre en difficultés, elles utilisent toutes les astuces pour le noyer, le bannir :

Épouse-moi, dit Fatou, sinon je me jette dans le puits » (*Le Roi de Kahel*, 109). Et, de chantage en chantage, elle ajoute : « Eh bien, puisque c'est ainsi, Yemé<sup>7</sup>, je vais te mener en enfer à pied, comme le disent les Peuls. Je vais te dénoncer à l'almâmi. Tu es un espion, tu es venu pour le tuer et lui prendre le Fouta de ses aïeux.

(*Le Roi de Kahel*, 109).

Mais, quoique ces dires soient des chantages, ils sont, à dire vrai, l'expression de son for intérieur, de son état d'âme, de l'état d'âme de tout un peuple. Autrement dit, Fatou brandit ici au Blanc, non seulement les ressentiments et les suspicions de tous les sujets de l'almâmi, mais aussi la crainte de l'almâmi lui-même.

En effet, bien que considéré comme troisième au monde après Dieu et le prophète, l'almâmi, le souverain peul, a peur de la foule, de son peuple ; car, une telle affaire est un véritable boomerang. Mal tranchée, elle se retournerait contre l'almâmi et lui ôterait son pouvoir. Mal tranchée, elle pourrait déclencher un soulèvement populaire. Ainsi, les mêmes Peuls, qui ont accordé l'hospitalité à l'immigrant français Olivier de Sanderval sur les terres du Fouta-Djalon, ont, le long de son périple, exprimé des doutes sur son identité réelle. Ils l'ont considéré, tantôt comme un menteur, tantôt comme un espion, tantôt comme un escroc. Autrement dit, son cas est des plus sérieux au point de rassembler et d'inquiéter toute la société peule. Dans le texte ci-après, l'almâmi, l'autorité suprême de la communauté peule du Fouta-Djalon, a été contraint de demander, par l'entremise de son griot, à tous ses sujets de se prononcer sur l'affaire Olivier devenue finalement impérieuse :

Pour commencer, nobles du Fouta ici réunis, l'almâmi nous demande d'examiner une affaire devenue importante pour le royaume. Vous n'ignorez pas que, depuis quelques semaines, nous avons un Blanc dans nos murs. Ce Blanc, il dit qu'il est venu de Boulam. Il dit qu'il est d'une riche famille, de la lignée des rois de France. Il dit qu'il est venu la main sans le couteau et l'esprit sans la haine. Il dit qu'il veut juste un chemin pour faire passer la vapeur. Il dit qu'il est l'ami de l'almâmi et le bienfaiteur du Fouta. En ami, l'almâmi l'a reçu ; en bienfaiteur, le Fouta lui a ouvert ses portes. C'est alors que le doute a commencé à gagner les esprits

(*Le Roi de Kahel*, 112-113).

Cette plénière intervient justement en conclusion à l'affaire Olivier de Sanderval ; en effet, dès l'arrivée de ce Blanc sur le sol peul, les suspicions ont commencé. Un vent de profonde inquiétude a commencé à souffler et l'on a commencé à se demander partout, dans les coins des rues comme dans les cases, ce qu'un Blanc, un Français de surcroît, pourrait bien venir chercher chez les

---

<sup>7</sup> Yemé est la mauvaise prononciation de "Aimé".

Peuls au cœur du Fouta-Djalon. Nombre de questions se posent sur l'identité et sur l'objet de la visite d'un tel immigrant.

Hé toi, le Blanc, c'est bien vrai que tu es le neveu du roi de France ? (*Le Roi de Kahel*, 55) ;

Toi, discuter avec l'almâmi, Peuls, vous entendez ! (*Le Roi de Kahel*, 55) ;

"Es-tu roi ou prince ? Réponds donc, hôte ingrat, individu sans honneur et sans éducation !", vociférait le griot alors que des voix réclamaient qu'on le bastonne, qu'on saisisse ses hommes et ses biens, qu'on l'expulse vers la côte, qu'on le jette aux crocodiles (*Le Roi de Kahel*, 55).

Tu es parti de Boulam, nous l'avons compris. Tu es passé par Bombah, nous l'avons compris. Ceci est le passeport qu'Aguibou t'a remis, ça aussi, nous l'avons compris. Ce que nous n'avons pas compris, Blanc, c'est l'objet de ta visite ici [...]. Dis-nous d'abord qui tu es (*Le Roi de Kahel*, 95).

À partir de ces différents extraits, nous comprenons que l'identité d'Olivier de Sanderval est sérieusement mise en cause et Olivier lui-même est sur la sellette. Les Peuls l'ont accueilli certes, mais avec beaucoup de réserve et de méfiance. Il convient à ce niveau de préciser que le cas d'Olivier de Sanderval est différent et singulier. Cet immigrant a derrière lui la puissance de l'État colonial. Par conséquent, la perception que les Peuls ont de lui est bien différente de celle que l'on peut avoir d'un simple immigrant qui quitte son pays pour chercher le mieux-être. Il est considéré comme l'éclaireur d'une puissance coloniale qui a l'intention de s'installer sur les terres africaines.

Réticente, toute la communauté du Fouta-Djalon s'inquiète et s'interroge au sujet de la présence inquiétante d'Olivier de Sanderval. C'est l'exemple d'Ibrahima, le roi de Fougoumba qui pense que les Peuls gagneraient à se méfier des étrangers, quels que soient la couleur de leur peau, leur rang social et l'objet de leur visite : « Cet homme est fils de roi, soit ! [...] Faut-il pour autant en faire l'ami du Fouta ? Est-ce le moment pour les Peuls de faire confiance au premier venu ? » (*Le Roi de Kahel*, 116). Mais, Ibrahima n'est pas le seul à réagir de cette manière. Beaucoup d'autres voix se sont levées de la foule pour fustiger l'attitude de l'almâmi : « Eh oui, almâmi, pourquoi laisses-tu cet étranger parcourir nos montagnes ? Pourquoi le reçois-tu avec amitié ? Les Blancs sont nos ennemis ; ils viennent troubler notre repos, voler nos femmes et peut-être nous réduire à l'état de captifs, nous n'en voulons pas » (*Le Roi de Kahel*, 116-117). Il est donc clair que toute la société peule est réticente à l'accueil de cet immigrant blanc au cœur du Fouta-Djalon, région et communauté souvent difficilement accessibles.

## 2. 2. *Le regard de l'immigrant sur la société d'accueil*

Aux yeux de l'immigrant, la société d'accueil est a priori une bonne société pour la simple raison qu'elle accorde l'hospitalité. C'est un espace qui, par rapport à la terre natale, peut être considéré comme le moindre mal. Espace de soulagement et de refuge, il est le lieu où l'immigrant soupire. Aussi nombre d'immigrants, qui meublent les textes des auteurs francophones, se décident-ils de s'y établir. Non seulement, ils y trouvent momentanément refuge, ils choisissent, des fois, d'y rester définitivement en se naturalisant. C'est peut-être l'exemple d'Olivier de Sanderval qui envisage de devenir roi en terre (seule chose qui l'attire) de l'almâmi sans compter la cupidité de la communauté peule.

Cependant, ce personnage blanc a une autre image des Noirs et de l'Afrique. C'est une image négative et c'est ce que nous pouvons lire dans l'épigramme de *Le Roi de Kahel* : « Le Créateur les a faits noirs pour que les coups ne se voient pas » (*Le Roi de Kahel*, 13). Éclaireur de la puissance coloniale, Olivier de Sanderval méprise les Noirs et ne leur accorde aucun crédit. Pour lui, les Noirs sont irrémédiablement inférieurs aux Blancs. Aussi traite-t-il les Peuls, qui lui ont accordé l'hospitalité, d'"animaux" (*Le Roi de Kahel*, 33), de "bâtards" (*Le Roi de Kahel*, 37), et de "sauvages" (*Le Roi de Kahel*, 57), et il a peut-être raison ; car les Peuls eux-mêmes disent être très compliqués : « Tout est compliqué chez nous, Yemé, c'est pour cela que nous sommes des Peuls » (*Le Roi de Kahel*, 51). Ainsi parle Taïbou, l'épouse d'Aguibo, un des rois peuls. Autrement dit, les Peuls constituent, pour reprendre les termes du narrateur, une « ombrageuse race, réputée rusée, méfiante, fanatique et perfide, toujours sur ses gardes, jamais vraiment amie » (*Le Roi de Kahel*, 51). Si les Peuls trouvent Olivier de Sanderval très bizarre dans ses intentions, ses agissements et son accoutrement, lui aussi les trouvent hypocrites dans leur manière d'accorder l'hospitalité à un hôte de marque. Comme il le fait remarquer, chez les Peuls, « vous ne savez jamais si vous êtes hôte de marque ou prisonnier de guerre » (*Le Roi de Kahel*, 142).

L'immigration de ce Blanc sur les terres de l'almâmi constitue ainsi un gros risque ; en effet, les premiers Blancs, qui ont osé explorer cette portion de l'Afrique, ont été purement et simplement décapités. Pour ce faire, lorsqu'Olivier de Sanderval a dit à Monsieur Moutet, son compatriote, qu'il partait pour Timbo, ce dernier l'a promptement traité d'écervelé, de fou. Pour lui, une telle décision ne pourrait émaner que d'un déséquilibré ; car aller à Timbo, au cœur du Fouta-Djalou, est strictement risqué pour qui n'est pas Peul et pour qui n'appartient pas à la communauté de l'almâmi :

- Je vais à Timbo !

- Vous êtes fou ! Vous finirez à la plaine de Saroudia. C'est là qu'ils (les Peuls) décapitent les condamnés. Vous feriez mieux de me suivre pour regagner la côte au plus vite (RDK, 80).

Cette réaction de Monsieur Moutet montre qu'Olivier de Sanderval erre, à ses risques et périls, sur le sol d'une race de vipères, d'un peuple cupide et irréductible. Il va donc, pour son compatriote, se confronter à deux obstacles majeurs : la cupidité, la versatilité et la férocité du Peul, d'un côté, et l'herméticité et l'hostilité de l'espace sylvestre, de l'autre. Si ce ne sont pas les tribus peules, qui l'accueillent le long de son périple, qui lui ôtent l'envie et le goût de l'immigration, c'est alors curieusement l'exubérance de la nature avec son corollaire d'obstacles qui l'exaspère et le décourage. En témoigne ce chapelet d'embûches, notamment « les pentes raides et les chemins en escalier, les pirogues, les ponts de lianes et les cordes au-dessus des rapides » (*Le Roi de Kahel*, 81) qui jonchent son parcours, le rendant parfaitement cahoteux à l'image d'un parcours initiatique, et qu'il est tenu d'égrainer quotidiennement.

Pour finir, si l'espace de départ est un espace qui se caractérise par la pourriture, l'incongruité et la dégradation, tant morale que physique, parce qu'elle anéantit tout espoir de se réaliser et de s'épanouir, l'espace d'accueil, lui, est salvateur. Autrement dit, aux yeux de l'immigrant, la terre natale est désavouée ; c'est l'ailleurs qui est considéré comme synonyme de liberté, car il cristallise l'espoir et rayonne de vie.

## **Conclusion**

Dans cette réflexion, il était question d'interroger les défis altéritaires et identitaires réguliers auxquels se confronte l'immigrant. Il s'agissait précisément de tenter, à partir d'une analyse textuelle, de montrer que l'accueil de l'immigrant a toujours été un sujet de controverses houleuses. L'expérience d'Olivier de Sanderval confirme l'hypothèse de départ : elle débouche finalement sur la conclusion selon laquelle l'immigrant se confronte souvent à de nombreux défis, notamment les défis socioéconomiques, juridiques, sanitaires, sécuritaires, politiques et culturels. En d'autres termes, l'identité de l'immigrant répond à une panoplie de jugements et de suspicions. L'Autre le contrôle et scrute son parcours, c'est-à-dire se renseigne sur son passé en vue d'y percevoir des incohérences éventuelles qui permettraient de confirmer sa mauvaise foi prétendue.

Or, ce jugement le sanctionne et écorche son identité ou la discrédite, car l'identité de l'individu est perçue par la société comme un repère. C'est pourquoi, dans cas de figure, plus le repère se meut, plus il est difficile de rendre compte

de qui est la personne et de ce qui la préoccupe en réalité. Bref, l'identité est une référence pour tout individu qui jouit de sa normalité.

Mais, en dépit de tout cela, des endroits comme le Fouta-Djalon, rejeté et méprisé par nombre d'occidentaux, en général et en particulier, de Français, à l'image des autres coins et recoins du continent africain, a été paradoxalement perçu par Olivier de Sanderval comme une puissante force tellurique dont il subira la fascination de la nature, des mœurs, des coutumes, des rites et de la royauté. Étrange et étranger en terre africaine, Olivier de Sanderval, le toubab, se doit de s'adapter et de s'acclimater. Tout en espérant obtenir l'agrément de l'almâmi pour la création d'une cour royale à Kahel, il tourne en rond autour de la cour de sa majesté. Il cherche à ressembler en tout point au Peul en vue de bénéficier des faveurs du souverain peul. Pour ce faire, il ment. Il louvoie. Il soudoie. Il trompe. Il tisse amitié sur amitié.

Sous-tendue par une synergie de facteurs économiques, politiques et socioculturels, l'immigration est aujourd'hui une question qui, du nord au sud, transcende les frontières et préoccupe l'humanité tout entière.

### Références bibliographiques et webographiques

- Albert, C., 2005, *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala.
- Amselle, J-L., 1976, *Les Migrations africaines* (sous la direction), Paris, François Maspero.
- Chevrier, J., 2004, « Afrique (s)-sur-Seine : autour de la notion de "Migritude" », in *Notre Librairie* n°155-156, Juillet-Décembre.
- Diogène, 2014, *Passages, frontières, métissages*, Paris, Presses Universitaires de France.
- George, P., 1976, *Les Migrations internationales*, Paris, PUF.
- Gefen, A., *La migrance à l'œuvre : repérages esthétiques, éthiques et politiques* (Migrancy at work : aesthetics, ethics and politics). Disponible sur [www.fabula.org/actualites/article/18170.php](http://www.fabula.org/actualites/article/18170.php)
- Grinberg, L., 1986, *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*, Lyon, Césura Lyon Éditions.
- Hasni, M., 2012, *La migrance et la migration : signes de transgressions dans Mes Hommes de Malika Mokeddem*, Mémoire de Magistère, Université Mohamed Khider de Biskra (Algérie).
- Kabanda, T., 2009, « La permanence de l'exil dans le roman francophone », in *Nouvelles Études Francophones* n°01, Volume 24, Pp. 199-211.
- Kristéva, J., 1988, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard.

Madjindaye Y., 2014, « *L'exil et l'errance dans l'œuvre de Tierno Monénembo : typologies et modes de fonctionnement* », Université de Ngaoundéré, thèse de doctorat/Ph.D.

Monénembo, T., 2008, *Le Roi de Kahel*, Paris, Éditions du Seuil.

Philippe, N., 2012, « Écrivains migrants, littératures d'immigration, écritures diasporiques » in *Revue Hommes et immigration* n°1297, Pp. 30-43.

Quignolot-Eysel, C., *De la migration à la migrance, ou de l'intérêt de la psychanalyse pour les écritures féminines issues des immigrations*. Disponible sur : [www.limag.refer.org](http://www.limag.refer.org). Lti27. Quignolot.